NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

67.2 N° 5 1945

Les conversations de Dachau

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 561 - 575

https://www.nrt.be/it/articoli/les-conversations-de-dachau-2146

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES CONVERSATIONS DE DACHAU

A Dachau, des centaines de prêtres se sont rencontrés ; et ils ont, tout naturellement, conversé. Rien n'était plus réconfortant (1) ni plus instructif. Je voudrais ici consigner le sujet de ces échanges de vues. Ils sont d'autant plus intéressants qu'il s'y trouve une étrange conformité avec des vœux exprimés par d'autres, à des centaines de lieues de Dachau. On ne peut pas ne pas voir une source commune de ces aspirations diverses. Elle n'est ni un livre, ni une personne. Elle me paraît être l'Esprit de Jésus, qui fait invasion nouvelle de l'Eglise sur tous les points à la fois.

Ce que j'écris ici n'est pas un plan de réforme ou de refonte: ce sont tout simplement les exigences de l'heure, perçues dans la lumière tragique d'un camp où il a plu à la Providence de réunir, de tous les coins — géographiques et spirituels — d'Europe, 30.000 hommes et 2.500 prêtres. Ce qui nous a paru là être les nécessités actuelles de l'Eglise me semble mériter plus qu'une simple curiosité. L'Esprit-Saint fera bien lui-même sortir de nos entretiens les résultats qu'il veut. Nul n'a le pouvoir de s'y opposer.

I

La première exigence de l'apostolat à l'heure présente est une vie intérieure intense, tant au niveau naturel qu'au niveau surnaturel.

Trois faits paraissent caractériser notre époque.

1. D'abord une sorte de paresse intellectuelle généralisée. Il y a certes encore des intelligences au travail. Mais la majorité des hommes a mis, semble-t-il, la pensée — la « cogitatio » comme activité — en veilleuse. Ce qui en tient lieu, c'est le sensationnel, le « slogan », le lieu commun. Ce qui excite la

(1) Il m'est revenu plusieurs fois qu'un prêtre aurait dit que le clergé à Dachau avait été peu édifiant (j'atténue le propos tel qu'il me fut rapporté). C'est tout simplement une calomnie contre laquelle je tiens à protester avec la dernière énergie. Et je prie ici quiconque de ne pas répandre ce mensonge

passion, déchaîne les instincts primaires, surtout l'« irascible », est vrai. On pense en bloc, en groupe. Comme on marche au pas, en cadence, au rythme d'un tambour, d'une fanfare ou d'un... jazz, on pense en « chœur parlé » ! Une conversation sur une actualité politique vous révèle de suite, non la pensée de l'interlocuteur, mais le journal qu'il lit. La puissance de la presse me paraît surtout prouver l'impuissance intellectuelle des lecteurs, même cultivés. On a le regret de constater que dans le clergé beaucoup en sont là aussi. La source de leurs « opinions » n'est, la plupart du temps, ni un livre ni une revue, mais un journal.

2. A côté de cette grave déficience, notons l'emprise des idéologies diverses, presque toutes en contradiction avec le christianisme. De formidables conceptions nouvelles de la vie, de la politique générale ont surgi. Des principes ont été proclamés et consacrés, mis en œuvre par ceux-là mêmes qui en théorie les répudient : le devoir « sacré » de la haine et de la vengeance, l'amoralité nécessaire de la vie publique, économique. Or tous ces systèmes et ces thèses sont autant de philosophies... ou se prétendent telles. Elles sont des vues de l'esprit, elles prétendent diriger les intelligences et en tout cas les séduisent. Leur succès incontestable est dû à la passivité, à la réceptivité intellectuelle de notre époque.

3. D'autre part encore il faut constater une sorte de répugnance méprisante de la jeunesse, et de l'âge adulte aussi, pour les spéculations pures. Ni la philosophie en tant que telle, ni la théologie, ni le travail purement intellectuel ne jouissent de la cote d'amour. La raison en paraît être surtout le divorce entre ces disciplines purement spirituelles et la vie. Ce n'est pas une tare connaturelle : c'est plutôt la faute des professionnels de la science pure qui n'ont pas suffisamment vu, ou, en tout cas, marqué le rapport entre la vie, l'action et la spéculation. Il n'est pas rare même d'entendre des « intellectuels » professer le mépris de l'action. On a même quelquefois l'impression qu'ils se croiraient dégénérés s'ils avaient l'air de vouloir construire des ponts entre la vérité éternelle et l'actualité éphémère... De là, ces curieuses réactions, si caractéristiques de notre époque : la haine de l'intellectuel, tenu pour un **parasite social... et une « science » nationale-socialiste !**

Le catholique et le prêtre sont de leur époque : ils en respirent l'atmosphère, en prennent la température ; c'est ainsi qu'un certain antiintellectualisme peut aussi affecter le clergé.

Nous avons assisté ces dernières années à un grand déploiement d'activité : des œuvres innombrables, absorbantes, sont nées : des organisations très articulées ont surgi. La Religion a fait du bruit : des congrès de 100.000, d'un million, ont eu lieu. La Religion a fait sensation ; mais peut-on dire qu'elle a été vraiment la lumière du monde ?

Le nombre des penseurs personnels est-il très considérable parmi ces prêtres harassés chaque soir après toutes les réunions qu'ils ont présidées ? Où sont-ils ceux qui aiment à se retirer dans la solitude et le silence pour réfléchir, soit sur les données de leur expérience personnelle, soit sur leurs lectures ? Où sont-ils ceux qui se sont formé, sur les graves questions du moment, des convictions réellement personnelles ? Il ne s'agit pas de trouver du neuf, de l'original à tout prix, qui n'est souvent que du bizarre : mais de comprendre une question repensée par soi-même et éclairée des lumières qu'un chacun possède dans ses acquisitions antérieures, d'avoir une conviction personnelle, une pensée.

Mais précisément, c'est cela qui manque parce que le loisir de penser manque. On ne sait plus se taire et s'isoler, rester seul dans le silence d'une chambre en tête à tête seulement avec sa pensée... Et dès lors on est victime du bourrage de crâne, du préjugé, de l'irrationnel. Tout ce qui fait du bruit s'impose et s'incruste : plus de critique saine et prudente.

Plus de « syndérèse » : on aime mieux les affirmations toutes préparées.

En théologie dogmatique, cela signifiera chez beaucoup une science calcifiée, stéréotypée, une terminologie pédantesque, sans vie et sans chaleur, qui paraît entièrement étrangère à la réalité, au lieu d'être l'explication dernière et exaltante de toute la réalité.

En théologie morale : ce sera le refuge dans la jurisprudence : on ne confronte plus les principes divers qui devraient intervenir pour régler un cas concret : on préfère des énoncés et des solutions déjà toutes faites : la lettre, si elle n'a pas tué, a du moins chloroformé l'esprit.

Pourquoi cette attitude ? Paresse intellectuelle propre à no-

tre époque. Notre civilisation vit tout entière de produits fabriqués en série par d'innombrables et puissantes machines. Dans le monde des idées : elle vit aussi du produit fabriqué d'usage courant sans caractère personnel.

Est-ce que l'indifférence religieuse ne serait pas cela aussi ? Et ne serait-ce pas la faute des penseurs-nés du catholicisme, de ceux qui doivent être « doctores » pour mériter d'être « ductores » ?

Dès lors une chose paraît s'imposer : beaucoup moins de besognes, d'occupations, de réunions, d'organisations : mais plus de silence recueilli ; mais plus de solitude remplie de pensée. Le monde ne sera sauvé que par l'intelligence... comme il ne se perd que par la faute de l'intelligence fonctionnant mal ou pas assez.

Qu'il était difficile d'obtenir de l'ensemble des prêtres de Dachau le silence méditatif ! Même à la chapelle, il était difficile de le réaliser : chants et prières à haute voix... « clamabunt... etenim hymnum dicent ! »

Si le manque de vie intérieure naturelle, le manque de pensée silencieuse, est une infériorité très dommageable à l'apostolat moderne, elle a une conséquence néfaste plus dommageable encore : le manque de vie intérieure surnaturelle.

Nous n'avons pas fait d'enquête détaillée chez tous les prêtres pour leur demander quelle était leur difficulté ou leur facilité, leur propension ou leur répulsion à la vie contemplative. Cela ne semblait guère nécessaire tant le résultat en paraissait clair à l'avance.

Mais nos échanges de vues — il y avait là plusieurs recteurs de séminaires — concordaient : chez un grand nombre d'ecclésiastiques — tant réguliers que séculiers — le manque de travail intellectuel se doublait d'un manque de vie intérieure, au sens religieux du mot.

Beaucoup d'activité extérieure : beaucoup d'initiatives de toutes sortes : peu d'oisifs ou d'apathiques : mais bien peu qui avaient la conviction intime, pratique, que l'essentiel pour un apôtre moderne est d'être uni solidement à Dieu.

On a l'impression que le zèle consiste sans doute à secourir le prochain, mais aussi à tirer d'affaire le Sauveur... On dirait qu'on se substitue à lui, quitte à lui demander sa bénédiction.

On constate une sorte de surestimation des efforts humains, une espèce de rationalisme, de naturalisme apostolique. Mais ceci est, pour la reconquête spirituelle du monde, une véritable catastrophe.

La « Rédemption » n'est-elle pas l'établissement, le maintien, l'accroissement de l'état de grâce, de la filiation divine ? Y a-t-il un effort humain, une organisation, une invention humaine qui peut réaliser cela ? On l'oublie trop.

On est encore victime de l'industrialisation formidable de notre époque. Qu'est-ce que l'effort humain n'a pas réalisé ? Inconsciemment, instinctivement les hommes apostoliques se mettent au pas de tous... et c'est le sacrifice de la vie intérieure au profit de la vie extérieure.

Pas une minute, je n'ai entendu l'un de ces hommes prôner un passivisme, un mysticisme paresseux et grincheux, médisant ou maudissant. Mais nous étions d'accord pour déplorer et constater un minimalisme spirituel.

Et pourtant une chose paraissait claire : ce dont le monde sans Dieu a besoin, c'est d'âmes qui se plongent en plein dans ce monde, s'y insinuent et s'y incorporent intimement, mais toutes pleines de Dieu. Je dirais qu'à ce monde malade il faut injecter un serum spirituel composé de ces âmes apostoliques, décidées à agir avec amour sur lui et en lui, mais toutes pleines de Dieu.

Il y a nécessité absolue, pour les agents de la vie active, d'être sérieusement et solidement contemplatifs.

D'un mot : l'apostolat moderne exige des apôtres vivant d'une vie intense, vie intérieure naturelle et surnaturelle.

II

Un autre sujet de conversations où l'unité de vue était parfaite, c'était la nécessité pour le prêtre de cultiver en lui un ensemble de qualités naturelles.

La raison nous en paraissait évidente : le monde éprouve à l'égard de Dieu et du divin de la répulsion ou de la froide indifférence. Nous sommes les messagers du Divin : pour le faire agréer, il sera nécessaire d'abord de faire agréer notre

personne. Il nous faut être « persona grata ». A cette condition, nous réconcilierons les hommes avec la Religion.

Or comment réaliser cette « captatio benevolentiae » ? La réponse a été donnée par saint Ignace qui parlait d'entrer par leur porte pour sortir par la nôtre. Il faut être un « homme » qu'on respecte.

Et cela suppose la culture humaine : « *Homo sum : nil humani a me alienum puto* ».

1. Il y a d'abord ce que j'appellerais la culture technique. Il faut avoir l'intelligence des occupations auxquelles s'adonnent ceux qu'on veut évangéliser, avoir du moins une initiation aux divers métiers et professions. Il est évident qu'un paysan s'en laissera peu imposer par un prêtre ignare en matière agricole et qui ne témoignerait même d'aucun intérêt pour le travail des champs.

En outre, il y a bien des problèmes moraux et religieux qui ne peuvent ni se comprendre ni se résoudre, si l'on n'est pas au courant de la vie professionnelle. Le milieu humain n'est perméable qu'à celui qui le comprend. C'est la vraie raison de la rectitude de l'adage de « l'apostolat du même par le même », de l'ouvrier par l'ouvrier, du savant par le savant.

2. Il faut ensuite une initiation aux grands courants de la pensée moderne. Il est stupéfiant de voir combien les philosophies les plus abstruses ont des interférences avec la vie des hommes les plus simples. Combien ignorent totalement le nom *même de Nietzsche et qui sont presque saturés d'idées nietz*schéennes.

Il sera bon que le prêtre, qui doit, à l'exemple de Jésus, bien savoir « ce qui est dans l'homme », connaisse tout ce qui est la source des mentalités qu'il est appelé à comprendre, à redresser, à guider.

3. Il y a toute la culture humaniste : littérature, art, histoire, qui n'est pas un simple luxe, une manière de divertissement pascalien : cela a déjà son prix. Mais il apparaît de plus en plus, que seul l'humaniste comprend entièrement l'homme de son temps. N'est-il pas symptomatique de voir la formation, donnée dans les études moyennes, confiée de plus en plus à **l'histoire ? N'est-ce pas symptomatique encore de voir la dif-**

fusion des études historiques ? En art et en littérature, n'est-il pas intéressant de constater que la critique a cessé d'être seulement formaliste, pour mettre de plus en plus en lumière combien tous les arts sont des révélations de l'homme, des profondeurs mêmes de l'homme.

Il paraît difficile de comprendre l'homme qu'on veut gagner au Christ, si on néglige l'humanisme. Sans quoi, on se trouvera toujours devant « l'homme, cet inconnu », et par conséquent cet incompris, cet insoumis...

4. Et surtout il y a tout un ensemble de qualités morales, qui rendent vraiment « humain ».

Il y a trop de prêtres qui sont seulement « surnaturels ».

Il faut être d'abord cordial, serviable, généreux, sociable : un homme, pas seulement un « curé ». Il faut être compréhensif : avoir ce don de sympathie dont saint Paul se glorifiait. Il faut comprendre les joies humaines, les chagrins humains, les soucis humains. Comprendre n'est pas approuver, canoniser. La moquerie ou le sarcasme sont des armes peu recommandables. Saint Paul n'a pas vitupéré à propos des enthousiasmes sportifs des Corinthiens : il en a profité pour leur donner d'admirables leçons.

5. Unanimement, nous avons béni Dieu de nous avoir fait vivre la vie du prolétaire à Dachau. La vie dure, dans des conditions inhumaines, que nous avons menée, nous a fait vivre nous-mêmes tous les problèmes spirituels que posent à des millions d'hommes des circonstances semblables. Travailler sans salaire proportionné à l'effort, travailler plus que les forces ne le permettent et moins que les capacités ne le réclament ; travailler sans avoir le moindre intérêt au travail pour des maîtres détestés, sous une surveillance brutale : cela rend singulièrement facile, si vous voulez, une vie chrétienne héroïque, mais singulièrement difficile une vie chrétienne normale. Combien le prêtre gagnerait à pouvoir réaliser concrètement, par une expérience personnelle, les conditions de vie de ceux qu'il évangélise. Que de choses il dirait autrement !

Ce que nous avions ainsi vécu était singulièrement corroboré par des observations et des expériences presque journalières. Je n'ai jamais pris l'initiative d'une conversation religieuse d'allure personnelle, mais j'en ai eu beaucoup avec

des prisonniers qui spontanément venaient non pas discuter, mais s'informer... Je tâchais de me comporter avec toute l'humanité et la sincérité qu'un prêtre doit avoir dans ses rapports avec le prochain : je m'intéressais au passé, aux proches, aux occupations ; cette sympathie, que j'avais réellement, nouait les liens. Je me faisais instruire des choses qui les passionnaient... ; ils en venaient très vite à s'informer des choses qui me tenaient à cœur et qui, dans le fond, n'avaient jamais cessé de les préoccuper aussi. Ils ont vu que nous, prêtres, nous n'étions pas les « sombres crétins » — excusez la familiarité grossière de l'expression — que la polémique vulgaire aimerait que nous soyons, que nous étions des hommes, avec des vues nobles et désintéressées, marchant sans doute la tête dans le ciel, mais les pieds solidement par terre, avec un cœur plein de compréhension pour tout ce que la vie humaine a de noble, de douloureux et de bon, de tragique... De nous voir tout à fait et noblement « hommes » les a attirés vers le prêtre. La leçon est à retenir.

III

Un troisième postulat, c'est la formation théologique, la science théologique vraiment « up to date ».

On a l'impression que chez beaucoup règne l'opinion que la science théologique, — le « dogme » disent les libres-penseurs avec un mépris hautain — est chose figée, donnée une fois pour toutes, avec des formules rigides — vérités embaumées comme des momies —, avec des controverses périmées contre des adversaires dont le nom se termine en -us. La théologie serait, de toutes les connaissances humaines, celle où le progrès est nul ou minime, ne portant que sur des questions de détail, n'intéressant que les originaux qu'elles mettent aux prises.

Quelle caricature de la théologie, la science de Dieu, qui, par son objet, Dieu et la Révélation qu'il a faite de lui-même, voit son champ s'étendre littéralement à l'infini, et que, de ce chef, elle n'aura jamais fini de parcourir ou découvrir !

On constate cependant à regret que, chez beaucoup de prêtres, il y a vis-à-vis de la théologie une attitude que n'ont pas d'autres universitaires vis-à-vis de leur science. Chez le clergé souvent, il y a comme l'opinion courante qu'une fois le séminaire terminé il n'y a plus lieu de s'intéresser davantage à la

science sainte entre toutes. On estime en savoir tout ce qu'il y a moyen, en tout cas ce qu'il y a lieu d'en savoir. Or il s'en faut. N'importe quel séminaire, si compétents que puissent être ses professeurs, ne peut donner qu'une initiation théologique, communiquer l'état présent de nos connaissances en matière divine. Le médecin, l'ingénieur-électricien, le chimiste savent bien que la science marche et ils savent que, pour eux, ne pas la suivre et marquer le pas, c'est trahir la profession et se rendre incapables de l'exercer comme il faut.

Pourquoi cette indifférence chez des prêtres ? Pourquoi souvent, à l'exposé d'une explication nouvelle, chez les uns un effroi comme s'ils avaient vu l'Antéchrist entrer en action — j'exagère, mais il y a de cela —, chez d'autres un sourire amusé comme devant une agréable fantaisie sans conséquence ?

Peut-être parce que ceux qui enseignaient la théologie n'ont pas assez montré que la science théologique est tout entière message joyeux de salut, qu'elle n'est pas uniquement occupation de l'esprit, mais règle de vie.

Heureusement, ces dernières années, des efforts ont été faits, nombreux et très méritoires, pour mettre plus en lumière la valeur « kérygmatique » de toute la théologie. J'insiste : « de toute la théologie ». Nous avions dans les conférences faites aux prêtres, et qui avaient toujours — ainsi qu'il se doit — un grand écho chez les laïcs, le double résultat : d'une part un bouleversement presque scandalisé : « On ne nous a jamais dit une chose pareille au séminaire » (c'est un nouveau critère à ajouter à celui de Vincent de Lérins : « quod in seminario » !), d'autre part un joyeux étonnement, une sorte d'impression de délivrance d'une angoisse : « Ah, si c'est cela !... »

Tel Dominicain nous a, un jour, fait un magistral exposé, en deux fois, du rôle que joue le dogme de la Trinité dans tous les domaines de la vie chrétienne. C'était très beau. A vrai dire, par-ci par-là peut-être un peu d'exagération oratoire — il était très éloquent —. C'était pour presque tous une révélation. J'eus, un jour, une longue conversation avec un fondateur d'un groupe protestant à Prague, homme très digne, que les nazis ont assassiné malgré ses 73 ans : « Si l'on avait, me disait-il, toujours exposé la religion catholique comme vous venez de me le faire, on n'aurait pas vu, chez nous, des milliers d'intellectuels apostasier ».

Il ne s'agit pas du tout d'opérer un triage entre les vérités à enseigner encore et celles qu'on laisserait désormais dans l'ombre. Toutes les vérités sont d'égale valeur et d'égale opportunité. Il ne s'agit même pas de renoncer à l'examen et à la discussion des anciennes hérésies. Car on a le regret de constater que les hérésies renaissent avec une physionomie nouvelle. Toutes les controverses christologiques et toutes les controverses de la grâce sont encore actuelles et excitent, sous d'autres noms, autant de passion violente que jadis. Mais il y aurait grand avantage à le montrer.

Ce que le prêtre doit voir et avoir dans la science théologique : c'est, en même temps qu'une connaissance de Dieu et de Celui qu'il a envoyé, une connaissance de l'homme, son contemporain, et de tous les événements contemporains.

Ce serait le rôle des revues théologiques de haute vulgarisation. Il n'est pas question de diminuer le respect qu'il faut avoir pour les revues de science théologique pure. Mais il faut bâtir et multiplier les ponts qui relient toute la théologie, et toutes les sciences ecclésiastiques, et tous les progrès réalisés en ce domaine, avec la vie.

Si j'ose le dire : on souhaite, à côté de la théologie pure une place plus grande à la théologie appliquée. Le clergé et les fidèles, comme les infidèles, en ont un poignant besoin.

Du reste, il n'est pas difficile de voir que les attaques contre l'Eglise ont créé un courant très prononcé dans cette direction. Le Saint-Esprit n'abandonne jamais l'Epouse et lui inspire toujours les initiatives nécessaires.

IV

Ceci nous amène à une autre exigence, qui est celle de l'adaptation de l'apostolat aux conditions actuelles de la vie. Ce problème n'est pas facile à résoudre. Mais, pour nous, il se posait d'une façon singulièrement concrète. Nous vivions au milieu d'hommes, la plupart dans la pleine force de l'âge, pris à tous les milieux, sociaux et moraux. L'Eglise, l'Evangile n'avaient au milieu de ces hommes, pour s'imposer ou même attirer l'attention, aucun des prestiges extérieurs qu'elle garde en Europe. Point de cathédrale somptueuse, point de cloches

émouvantes, point de démonstrations impressionnantes : j'allais dire rien que la substance sans aucun des accidents qui la rendent sensible. Dès lors : le problème de l'apostolat était posé dans ses données essentielles : comment présenter, faire désirer et accepter cette substance salutaire aux hommes engagés dans le drame, dans la tragédie de la vie ?

L'adaptation de l'apostolat ne pouvait pas être une simple affaire de moyens techniques : radio, cinéma, presse, publicité, une simple affaire d'organisation ou d'organisme nouveau. Il fallait, là-bas, trouver la solution du problème, en écartant ces choses accidentelles.

Or il apparut bientôt, à la réflexion, que la grave question qui se posait au camp de concentration, était bien la même qui se posait partout. Il y a des milieux fermés hermétiquement à l'influence chrétienne : comment la faire pénétrer quand même ?

On pense bien que la brochure de l'abbé Godin fut là-bas lue et commentée avec faveur. Elle répondait à des préoccupations générales.

Il faut pouvoir installer l'Eglise, sa lumière et sa force en pleine masse humaine.

Jadis, avec l'église paroissiale, centre géographique de l'agglomération, le Christ occupait effectivement le centre de la vie humaine. Maintenant, l'édifice sacré est peut-être encore au milieu des maisons : il est peut-être encore au milieu de milliers d'hommes : il n'est plus au milieu des paroissiens.

Et tout le problème est là. Ou bien : ramener tous les hommes à être des paroissiens sédentaires autour du clocher : pour l'instant c'est une utopie pure ; ou alors amener le Christ au milieu des hommes là où ils sont, dans leur milieu de travail.

C'est ce que, bon gré, mal gré, nous avons été amenés à faire dans le camp.

Les prêtres et les laïcs fervents étaient dispersés dans les équipes de travailleurs, dans les bureaux, les usines, les chantiers, les carrières, les chambrées, les salles d'infirmerie. La camaraderie, la serviabilité créaient les liens, la confiance, les échanges d'idées, les exposés. En partant pour son travail, chacun partait pour une mission.

L'adaptation de l'apostolat : la voilà.

La foule humaine est transformée par les éléments qui pénètrent en elle, mais se font assimiler par elle. Il faudra mettre la minorité des baptisés qui spontanément viennent encore au Christ dans l'église paroissiale, dans un tel degré d'enthousiasme et de fierté, de plénitude de vie chrétienne que, sans avoir besoin d'autre stimulant, là où ils passent leur vie pleinement active, ils rayonnent le christianisme. Ils seront d'abord les bons camarades qu'on aime, qu'on respecte, auxquels on fait confiance. Ensuite ils pourront communiquer autour d'eux, à la faveur de l'atmosphère cordiale, leur foi, leur espérance, leur charité.

Voilà l'apostolat adapté.

Veiller à ce que ceux qui sont encore fidèles soient des chrétiens de grande valeur, dans la plénitude de grâce qui leur est accessible. Veiller à ce que, dans tous les « milieux humains », il y ait de ces chrétiens à la plus haute puissance : soutenir, diriger leurs efforts.

Ceci constitue l'œuvre essentielle de l'apostolat. Le reste est accessoire, n'a qu'un rôle subsidiaire, n'est pas négligeable, mais ne peut pas se substituer à la véritable activité catholique.

Conçu de la sorte, l'apostolat n'est plus un problème insoluble : comment toucher mes 15.000, mes 20.000, mes 30.000 paroissiens ? Ne cherchez pas : vous ne trouverez pas. Ceux qui se sont obstinés dans cette voie, ont bientôt perdu, avec leurs illusions, le courage ; ils sont devenus des blasés, des résignés, dont les uns prennent la chose allègrement sans plus s'en soucier, les autres sont restés pour la vie des sceptiques... D'aucuns, j'en connais, sont allés jusqu'à perdre la foi.

Les milliers ne sont pas à toucher chez vous, par vous. Mais vous avez comme tâche d'allumer dans les esprits et les cœurs de vos « fidèles » une flamme telle, qu'ils aillent « in omnem terram » présenter le Christ. C'est ainsi que la hiérarchie et les laïcs rendent l'Eglise féconde.

Nous avons souvent parlé d'Action catholique là-bas. Ces groupements-là nous ont paru faire du bon travail, qui formaient, à une vie chrétienne parfaitement éclairée et fervente, des groupes d'hommes appartenant à des milieux professionnels sans lumière et chaleur surnaturelles. Ceux-là, il ne faut pas se contenter de les préserver eux-mêmes, mais en faire des « contagieux » du christianisme joyeux et bienfaisant.

V

Et ceci pose encore un autre problème qui nous est apparu, angoissant : celui du prolétariat. La multitude humaine, les centaines de millions, sont composés de travailleurs, de manuels. Ce qui nous frappait, ce n'était pas seulement leur indifférence religieuse, leur haine quelquefois. C'était encore autre chose : leur manque d'éducation.

Et qu'on me comprenne bien : il ne s'agit pas d'une certaine rusticité de manières, de langage, d'habitudes. Il s'agit bel et bien de l'éducation au sens noble du mot.

Or il apparut que, dans la masse des prolétaires, ils sont innombrables ceux qui sont susceptibles d'éducation, qui sont désireux, j'irai même jusqu'à dire : affamés d'éducation, de culture supérieure, d'« humanisation », si j'ose risquer ce terme barbare.

Ils ont aussi demandé ce pain-là : il ne leur fut pas donné.

J'ai souvent eu de longues causeries avec un matelot de Hambourg : j'étais stupéfait de ses connaissances : je l'ai entendu, un jour, me faire une synthèse de l'histoire de l'Eglise, à sa façon, bien entendu : bien entendu encore, on lui avait « bourré le crâne ». Mais je me demande s'il serait facile de trouver... mettons un ouvrier chrétien... pour lui donner la réplique.

Comment se fait-il qu'on n'ait guère songé chez nous à des « humanités ouvrières » ?

L'explication en pourrait être qu'on s'est préoccupé, et très justement d'ailleurs, de former les « dirigeants ». Il fut un temps où la « bourgeoisie » dirigeait effectivement seule les affaires publiques. Mais ce temps est passé, et, qu'on le regrette ou non, le prolétariat, la masse exerce une influence, imprime la direction. C'est dans son sein que se recrutèrent, que se recrutent, je ne dirai pas tous les chefs, mais beaucoup de chefs. Il faut donc, en vertu du principe qui dérivait vers les classes bourgeoises tout le dévouement des éducateurs humanistes, en faire bénéficier aussi le peuple.

Il ne s'agit pas de préparer toute la jeunesse ouvrière aux études universitaires, mais de lui donner une véritable culture **humaine, de la mettre en contact, elle aussi, avec toutes les sour-**

ces de la civilisation : afin qu'à son degré et selon ses capacités, elle participe aussi à la Beauté et à la Vérité qui rendent « humanior ».

Le programme de cette éducation et la modalité devront faire l'objet de soins particuliers.

Il nous a paru là-bas que la charité du Christ, qui nous oblige à aimer le prochain comme nous-mêmes, nous faisait un devoir de veiller à ce que la meilleure vie qu'il faut assurer au prolétariat ne soit pas seulement matérielle, mais aussi spirituelle. Le « Fac tibi aequalem » de saint Augustin recevra ainsi une nouvelle application.

Du reste, des essais ont été faits et avec succès. Nous avons, nous, chrétiens, une raison péremptoire de ne pas nous laisser dépasser : car c'est à nous d'abord que la plainte de Jésus s'adresse : « *Misereor super turbam* ».

On a souvent déjà débattu la question de l'orientation sociale à donner à notre jeunesse estudiantine. Ne serait-ce pas la façon la plus heureuse que de compléter chacun de nos collèges d'humanités de sections d'humanités ouvrières. Ce serait profit pour tout le monde : éducateurs, élèves et jeunes ouvriers. L'entente avec les organisations chrétiennes, telle que la J.O.C., est évidemment présupposée. Il y a peut-être là un nouveau champ pour le dévouement sacerdotal et qui réserve bien des surprises agréables.

VI

Enfin une dernière observation : après les conférences données à la chapelle castrale de Dachau, l'on entendait exprimer le souhait que cette source d'information continuât d'être accessible. De quoi s'agissait-il ? Nous avions inauguré un cycle documentaire sur la situation religieuse dans différents pays, et différentes régions. L'intérêt fut très vif. Et pas de simple curiosité.

Ces exposés étaient de vraies démonstrations des diverses méthodes d'apostolat.

A travers la situation de telle contrée, chacun apercevait un peu, percevait même mieux, une situation qu'il avait connue chez lui. Il avait réagi d'une certaine façon ; il entendait expliquer une autre façon : c'était singulièrement éclairant. Ces

expériences de l'étranger lui ouvraient des perspectives nouvelles, l'orientaient vers des essais nouveaux, peut-être plus fructueux.

Et c'est pourquoi on désirait pouvoir plus tard être renseigné encore sur ce qui se passait dans la chrétienté.

Il paraît à première vue tout naturel que, dans l'Église catholique, les membres soient tous au courant de ce qui se passe dans le corps tout entier : c'est un sens de l'unité, de la catholicité qu'il faut, semble-t-il, absolument avoir. On a le regret de constater qu'il y a souvent un très médiocre esprit de clocher, une sorte de chauvinisme religieux, tout aussi intolérable que l'autre.

Ce n'est pas seulement dommageable au sentiment de communion catholique, mais aussi à un apostolat efficace. Que de faux départs ne se prendraient pas ; que d'expériences malheureuses on ne referait pas ; que de belles initiatives fécondes naîtraient si l'on avait cette sympathie pour toutes les parties de l'Église.

Cette agence de renseignements est dans tous les vœux.

On sait par expérience combien le travail missionnaire se trouve aidé par cette connaissance plus répandue qu'on en a maintenant. Plus que jamais, dans un monde qui veut se solidifier en blocs ou en unions ou en ententes, il faut que l'Église, qui est déjà une, ait pleine et réconfortante conscience de cette unité dans tous ses membres.

Telles furent les conversations de Dachau.

L'enfer nous avait réuni là, dans le dessein évident de nous exterminer : il n'y a guère réussi. Nous y avons gagné une conscience plus nette de notre sacerdoce, des richesses de notre Église, des possibilités de notre Église.

L'avenir lui appartient. Ce ne sera pas sans peine. Tant de forces s'opposeront encore à elle. Mais nous en avons fait, dans notre propre personne, dans notre propre chair, l'expérience magnifique. « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ».

Bruxelles.

L. DE CONINCK, S. I.